

Une plaisanterie

Anton Tchekhov, 1886.

L'hiver, une fin de matinée, rayonnante... Le givre est solide, il crépite et donne un reflet argenté aux boucles qui couvrent les tempes de Nadienka et au léger duvet au-dessus de sa lèvre supérieure. Nous nous tenons sur les hauteurs d'une colline. De nos jambes jusqu'à la terre s'étend une piste de luge où se reflète le soleil comme dans un miroir. Près de nous il y a un petit traîneau, tapissé de draps d'un rouge éclatant. Je la supplie :

- Descendons en luge, Nadijda Petrovna ! Rien qu'une fois ! Je vous assure que nous nous en sortirons sains et saufs.

Mais Nadienka a peur. Toute l'étendue qui va de ses petites chaussures jusqu'au pied de cette colline de glace l'effraie et lui paraît un abîme insondable. Son esprit se fige et elle retient sa respiration lorsqu'elle regarde en bas, lorsque je propose seulement de s'asseoir sur le traîneau, qu'arrivera-t-il si elle se risque à s'envoler avec la luge ! Elle mourra, elle deviendra folle. J'ajoute :

- Je vous en supplie ! Il ne faut pas avoir peur ! Ce serait manquer de courage, se montrer poltron !

Nadienka finit par céder et à son visage je comprends qu'elle prend le dessus sur ce danger mortel. Je l'installe toute pâle et tremblante sur la luge, je lui passe le bras autour de la taille et ensemble nous nous précipitons dans l'abîme.

La luge vole comme une balle. L'air se fend en nous battant le visage, il rugit, il siffle dans nos oreilles, il vomit, nous pince avec furie, il essaie de nous arracher la tête des épaules. Sous la poussée du vent nous n'avons plus la force de respirer. On dirait que la patte du diable lui-même nous a attrapé et nous entraîne dans les enfers en rugissant. Le monde environnant se fond en une longue et brusque bande qui défile à toute allure... Encore un instant et peut-être que nous périrons !

- Je vous aime, Nadia ! dis-je à mi-voix.

La luge commence à glisser de plus en plus silencieusement, le hurlement du vent et le crissement des patins ne sont déjà plus si terribles, nous reprenons notre souffle, et finalement nous arrivons en bas. Nadienka n'est ni morte ni vivante. Elle est pâle, elle respire à peine... Je l'aide à se relever.

- Je n'y retournerai pour rien au monde, dit-elle en me regardant de ses grands yeux remplis d'effroi. Pour rien au monde! J'ai failli mourir!

Après quelques instants elle revient à elle et déjà me regarde dans les yeux d'un air interrogateur : est-ce que j'ai prononcé ces quatre mots ou bien est-ce qu'elle les a seulement entendus dans le hurlement des rafales? Et je me tiens près d'elle, je fume et j'examine mon gant avec attention.

Elle me prend par la main, et nous nous promenons longtemps près de la colline. Visiblement ce mystère occupe toutes ses pensées. Ces mots ont-ils été prononcés ou non? Oui ou non? Oui ou non? C'est une affaire d'amour-propre, d'honneur, de toute une vie, de bonheur, c'est une question très importante, la plus importante sur terre. Nadienka est impatiente et triste, elle me dévisage d'un regard pénétrant, me répond étrangement, elle attend de voir si je vais lui parler. O, quel jeu sur ce beau visage, quel jeu! Je vois qu'elle se bat contre elle-même, il faut qu'elle dise quelque chose, mais elle ne trouve pas les mots, elle est mal à l'aise, elle a peur, sa joie la gêne...

- Vous savez quoi? dit-elle sans me regarder.

- Qu'y a-t-il?

- Allons-y encore une fois... descendons en luge.

Nous montons sur la colline par les escaliers. Je l'installe à nouveau sur la luge, pâle et tremblante Nadienka, à nouveau nous nous engouffrons dans l'abîme effroyable, le vent hurle et les patins crissent, et à nouveau au moment le plus intense, le plus bruyant de la descente, je dis à voix basse :

- Je vous aime, Nadienka!

Lorsque la luge s'arrête, Nadienka jette un regard vers la colline que nous venons de descendre, puis elle me dévisage longuement, écoute ma voix, indifférente et impassible, et tout, tout jusqu'à son manchon¹ et son bachlyk², toute sa figure exprime la plus grande perplexité. Et l'on peut lire sur son visage :

1. Pièce de fourrure cylindrique utilisée pour se réchauffer les mains.

2. Capuchon de laine pointu avec deux longs pans pouvant s'enrouler autour du cou comme une écharpe.

“ Qu’est-ce que c’est que ça ? Qui a prononcé cette phrase ? Est-ce lui, ou bien l’ai-je inventée ? ”

Elle est troublée de cette incertitude, elle en perd patience. La pauvre fille n’a pas de réponses à ses questions, elle fronce les sourcils, elle est au bord des larmes.

- Ne devrait-on pas rentrer à la maison ? dis-je.

- Mais moi. . . moi j’aime cette descente, dit-elle en rougissant. Ne pourrait-on pas descendre à nouveau ?

Elle ‘apprécie’ cette descente, et pourtant à chaque fois elle pâlit en s’asseyant sur la luge, de peur elle respire à peine, elle tremble. Nous descendons pour la troisième fois, et je vois comme elle me dévisage, comme elle suit le mouvement de mes lèvres. Mais je me couvre les lèvres de mon foulard, je toussote et lorsque nous atteignons la moitié de la descente je trouve le temps de dire :

- Je vous aime, Nadia !

Et le mystère est resté un mystère ! Nadienka se tait, elle est pensive. . . Je la raccompagne à la maison depuis la patinoire, elle s’efforce de rester silencieuse, ralentit le pas et attend de voir si je ne vais pas lui dire ces mêmes paroles. Et je vois comme son âme souffre, comme elle fait des efforts pour ne pas dire :

- Ce n’est pas possible que ce soit le vent qui les ai dites ! Et je ne veux pas que ce soit le vent !

Le lendemain je reçois un billet : “ Si vous allez à la patinoire aujourd’hui, alors venez me chercher. N. ” Et depuis ce jour je me suis mis à aller à la patinoire tous les jours avec Nadienka, à descendre en luge, et à chaque fois je dis à voix basse les mêmes mots :

- Je vous aime, Nadia !

Bientôt Nadia s'est habituée à cette phrase comme au vin ou à la morphine. Elle ne peut vivre sans elle. C'est vrai que descendre de la colline est encore effrayant, mais maintenant la peur et le danger donnent à ces mots d'amour un charme tout particulier, des mots qui sont encore une énigme et lui tourmentent le cœur. Elle a deux suspects : le vent et moi... Qui de nous deux lui a-t-il confessé son amour, elle ne le sait pas, mais visiblement cela lui est égal : peu importe dans quel verre on boit si tant est que l'on s'enivre.

Un midi il se trouve que je me rends à la patinoire, seul ; mêlé à la foule, j'aperçois Nadienka qui s'approche de la colline, comme elle me cherche des yeux... Puis, timidement elle grimpe les escaliers... Comme elle a peur d'y aller seule, quel effroi ! Elle est pâle comme la neige, elle tremble, elle s'y rend comme si elle était punie, mais elle y va, elle y va sans regarder en arrière, résolument. Visiblement, elle a finalement décidé d'essayer : ces ravissants mots doux se feront-ils entendre lorsque je ne suis pas à ses côtés ? Je vois comme elle est pâle, comme sa bouche est grande ouverte de terreur, elle s'assoit sur la luge, elle ferme les yeux, et en faisant ses adieux à la terre, elle se met en branle... " Jjjjjjj... " crissent les patins. Nadienka entend-elle ces mots, je ne le sais... Je vois seulement comme elle se relève du traineau, épuisée, faible. A son visage on comprend qu'elle ne sait pas elle-même si elle a entendu quelque chose ou non. Lorsqu'elle est descendue en glissant, la peur lui a enlevée la faculté d'entendre, de distinguer les sons, de comprendre...

Mais voilà qu'est venu le mois de mars et le printemps... Le soleil se fait plus affectueux. Notre colline de glace devient plus sombre, perd de son éclat et finit par fondre. Nous nous arrêtons de descendre en luge. Déjà la pauvre Nadienka n'entend plus nulle part ces mots et personne n'est plus là pour les prononcer, puisque l'on entend plus le vent et que je m'en suis retourné à Saint-Petersbourg - pour longtemps, probablement pour toujours.

Deux jours avant mon départ, au crépuscule je m'assois dans un petit jardin qui est séparée de la cour où vit Nadienka par une haute palissade avec des clous... Il fait encore assez froid, sous le fumier on voit la neige et les arbres sont morts, mais on sent déjà le printemps et les corbeaux crient bruyamment à l'approche de la nuit. Je m'approche de la palissade et longuement je regarde par la fente. Je vois comme Nadienka sort par le perron et dirige son regard triste et anxieux vers le ciel... Le vent du

printemps souffle à même son visage pâle et mélancolique... Il lui rappelle ce même vent qui mugissait lorsque nous étions sur la colline, lorsqu'elle entendait ces quatre mots, et sur son visage monte la tristesse, de ses joues descendent les larmes... Et la pauvre fille étend les deux bras, comme si elle demandait au vent de lui apporter encore une fois ces mots. Attendant le vent, je dis alors à voix basse :

- Je vous aime, Nadia!

Mon dieu, qu'est-ce qu'il lui arrive! Elle se met à crier, tout son visage s'illumine d'un sourire, elle étend les bras à la rencontre du vent, réjouie, heureuse, si belle.

Et je m'en vais faire mes valises...

C'était il y a déjà longtemps. Aujourd'hui Nadienka est mariée; on l'a donnée à, ou bien elle est partie avec - c'est tout comme - le secrétaire d'un noble administrateur, et maintenant elle a déjà trois enfants. Comme nous allions ensemble à la patinoire, comment le vent lui apportait les mots " Je vous aime, Nadienka ", elle ne l'a pas oublié; c'est maintenant pour elle le souvenir le plus heureux, le plus émouvant et le plus éblouissant de sa vie...

Et maintenant que je suis plus vieux, je ne comprends pas pourquoi j'ai dit ces mots, pourquoi est-ce que j'ai fait cette plaisanterie...